

# Nuevo Mundo Mundos Nuevos

Reseñas de libros y CD roms, 2008

---

Gilles Havard

## **Carolyn Podruchny, *Making the Voyager World. Travelers and Traders in the North American Fur Trade*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2006, 414 p.**

---

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Referencia electrónica

Gilles Havard, « Carolyn Podruchny, *Making the Voyager World. Travelers and Traders in the North American Fur Trade*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2006, 414 p. », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], Reseñas de libros y CD roms, 2008, Puesto en línea el 14 janvier 2008. URL : <http://nuevomundo.revues.org/index17553.html>  
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : EHESS

<http://nuevomundo.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://nuevomundo.revues.org/index17553.html>

Document généré automatiquement le 29 septembre 2009.

© Tous droits réservés

Gilles Havard

## **Carolyn Podruchny, *Making the Voyageur World. Travelers and Traders in the North American Fur Trade*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2006, 414 p.**

- 1 Les « voyageurs » sont l'une des manifestations socioculturelles les plus originales de l'histoire nord-américaine. Ils ont laissé un héritage marquant, dans la toponymie continentale comme dans la culture populaire et dans l'univers de la francophonie américaine. Le terme « voyageur », qui a été adopté par la langue anglo-américaine au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, désigne dans cet ouvrage les engagés qui, placés au service d'un employeur, avironnent durant la belle saison entre Montréal, base de la traite des pelleteries (depuis le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle), et les comptoirs des « pays d'en haut », soit des régions à fourrures des Grands Lacs et des prairies du Nord-Ouest. Il s'agit de la première profession légale spécifiquement nord-américaine : les engagés sont des professionnels de la traite qui signent un contrat devant notaire pour le compte d'un officier, d'un marchand ou d'une compagnie. Hommes de service, véritables salariés des rivières, ils se distinguent d'une part des « coureurs de bois » qui, au sens le plus strict, désignent les traiteurs illégaux (leur âge d'or, au Canada, correspond aux années 1660-1715), et d'autre part des « gens libres » ou « hommes libres » (*freemen*), tels qu'on les qualifie à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, souvent d'anciens engagés qui ont choisi de vivre de façon indépendante dans les pays d'en haut.
- 2 L'ouvrage remarquable de Carolyn Podruchny ne porte ni sur les coureurs de bois ni sur les hommes libres (bien que le dernier chapitre soit partiellement consacré à ces derniers). Il s'attache essentiellement à décrire l'univers – institutionnel, social, culturel, mental, religieux, affectif, etc. – des engagés canadiens-français qui, embauchés en très grande majorité dans les paroisses autour de Montréal et de Trois-Rivières pour le compte de la Compagnie du Nord-Ouest, ont passé une partie de leur existence à transporter, sur des distances colossales, les articles de traite destinés aux Indiens et les pelleteries (de castor, loutre, martre, renard, vison, loup, rat musqué, ours, etc.) qui étaient recueillies en échange.
- 3 Laissant de côté la période de la Nouvelle-France, qui a vu naître les catégories du coureur de bois et du voyageur – « since the beginning of the French colony, écrit l'auteure, settlers in the St. Lawrence valley had been coureurs de bois and voyageurs » (p. 88) –, *Making the Voyageur World* porte sur les années 1763-1821. Comme l'avait notamment montré Harold A. Innis dans un livre fondateur de l'historiographie canadienne, *The Fur Trade in Canada* (1930)<sup>1</sup>, il s'agit de la période la plus faste de la traite des fourrures au Canada. Elle est marquée en effet par une expansion commerciale sans équivalent, puisque le réseau de traite étend ses ramifications à travers l'immensité de la Prairie et des Rocheuses, jusqu'à la région de l'Athabasca dans le Grand Nord, et jusqu'aux rives du Pacifique ; elle voit, compte tenu de cette continentalisation, s'accroître le processus de prolétarianisation de la main-d'œuvre et de professionnalisation de l'ensemble du système d'exploitation ; enfin cette période se caractérise par la féroce compétition à laquelle se livrent deux puissantes compagnies (avec pour résultat la multiplication du nombre de comptoirs dans les territoires amérindiens) : d'une part la Compagnie de la baie d'Hudson (*HBC*), dirigée depuis Londres (elle avait été fondée dès 1670), et de l'autre la Compagnie du Nord-Ouest, basée à Montréal et née une quinzaine d'années après la disparition de la Nouvelle-France. En 1763 en effet, avec la Conquête britannique et la dissolution de l'empire français d'Amérique du Nord, la traite montréalaise s'est réorganisée, précise C. Podruchny, autour de petites associations et

de capitaux écossais, anglais, américains, et très secondairement canadiens-français. Puis, pour rendre le système d'exploitation plus rentable, et permettre la nécessaire concentration des capitaux, une grande compagnie, la Compagnie du Nord-Ouest (*NWC*), a vu le jour en 1779. D'âpres rivalités s'ensuivront avec la *HBC*, qui ne cesseront qu'en 1821 avec la fusion des deux compagnies, laquelle conduira d'ailleurs à une diminution significative du nombre d'employés. C. Podruchny étudie principalement les salariés de la *NWC*. Son ouvrage complète ainsi, à certains égards, celui d'Edith I. Burley, *Servants of the Honourable Company*, consacré pour sa part aux travailleurs de la *HBC*<sup>2</sup>. Il s'agit en effet, dans les deux cas, d'une histoire des serviteurs, lesquels assurent notamment le transport des marchandises, l'entretien et l'approvisionnement des postes, la communication avec les autochtones et l'exploration du territoire. Ajoutons que l'enquête de C. Podruchny n'embrasse pas la vallée du Missouri, territoire à fourrures exploité par la *NWC*, mais aussi par des compagnies espagnoles ou américaines basées à Saint-Louis et à New York<sup>3</sup>.

4 *Making the Voyageur World* renouvelle superbement l'étude des voyageurs et, de façon plus générale, l'historiographie de la traite des fourrures. Jusqu'aux années 1960, cette historiographie a été dominée par des ouvrages centrés sur l'histoire des compagnies – *HBC*, *NWC*, *American Fur Company*, etc. –, et donc sur les élites de la traite (cf. par exemple *The American Fur Trade of the Far West* de H. M. Chittenden, ou *The Fur Trade* de P. C. Phillips<sup>4</sup>). La perspective événementielle et institutionnelle se double alors d'une focalisation sur les aspects purement économiques de la traite (cf. *The Fur Trade in Canada* de H. Innis) ou bien sur les thèmes de l'expansion et de l'exploration, dans une optique souvent nationaliste (par exemple B. De Voto, *Across the Wide Missouri*<sup>5</sup>). Parallèlement se sont développées les études biographiques, dont témoigne l'ouvrage monumental dirigé par LeRoy R. Hafén – dix volumes consacrés à 292 traiteurs et trappeurs ayant opéré à partir de Saint-Louis ou de Santa Fe<sup>6</sup>. Des recherches se sont aussi penchées sur l'étude du « folklore » des voyageurs canadiens-français, en particulier de leurs chansons, un genre littéraire à part entière qui ouvre une fenêtre privilégiée sur l'univers mental des hommes de la traite (cf. notamment les travaux de Marius Barbeau<sup>7</sup>).

5 Á partir des années 1960-1970, l'historiographie de la traite des fourrures a connu une double orientation. Elle a été renouvelée par un fort courant d'histoire sociale, inspiré par l'école des Annales. L'ouvrage de Louise Dechêne par exemple, *Habitants et marchands de Montréal au XVIIIe siècle*, se veut une histoire des structures économiques et sociales canadiennes, y compris du commerce des pelleteries<sup>8</sup>. Les travaux de Gratien Allaire, de Thomas Wien et de Allan Greer consacrés à l'organisation de la traite et notamment à la main-d'œuvre employée par les marchands ou par les compagnies, s'inscrivent dans ce courant de recherche<sup>9</sup>. L'autre évolution est liée à l'essor de l'ethnohistoire et de la *New Indian History*. De nombreux ouvrages se sont interrogés en effet sur la place et le comportement des Indiens dans la traite (travaux de Arthur Ray, de Bruce G. Trigger et de Denys Delâge, pour ne citer qu'eux<sup>10</sup>), et, avec le développement de l'histoire féministe et des *gender studies*, sur le rôle des femmes autochtones et la place des familles biculturelles (« *fur trade family history* »)<sup>11</sup>, un courant qui n'est évidemment pas sans liens avec l'histoire des métis<sup>12</sup>. Mentionnons pour terminer un dernier sous-champ historiographique, centré pour sa part sur l'interaction entre Indiens et voyageurs, et plus spécifiquement sur les phénomènes d'adoption et d'indianisation. L'ouvrage de Ph. Jacquin, *Les Indiens Blancs* (non cité ici) représente au mieux ce courant<sup>13</sup>.

6 Á la croisée de l'histoire sociale, de l'histoire culturelle et de l'ethnohistoire, *Making the Voyageur World* cherche à déconstruire les stéréotypes qui s'attachent habituellement aux voyageurs. Il constitue en cela une réponse critique – et un approfondissement –, trois quarts de siècle après, à l'ouvrage académique de Grace Lee Nute, *The Voyageur (1931)*<sup>14</sup>, qui était jusqu'alors « the sole monograph devoted to voyageurs » (p. 3). Ces derniers ont été volontiers

dépeints par Nute et toute l'historiographie traditionnelle comme des personnages d'épopée, figures héroïques échappées d'un roman d'aventures, célébrant de portage en portage la beauté de la nature sauvage et leur goût de la liberté et de l'indépendance. Si populaires, si emblématiques du folklore canadien, « they have rarely been the subject of serious study » (p. xi) selon Podruchny, qui dénonce une longue histoire d'idéalisation, de romantisation et de « stéréotypisation » de leur mode de vie. *Making the Voyageur World* se focalise pour sa part sur les conditions de travail et sur la « mentalité » des engagés, ce prolétariat des rivières nord-américaines. S'appuyant, entre autres, sur les travaux de Bourdieu (dont elle reprend la notion de « capital symbolique »), de Mikhail Bakhtin (pour sa réflexion sur le carnaval), de Victor Turner (concept de liminalité et de jeu) et de E. P. Thompson (pour son analyse des rapports entre dominants et dominés – dans l'Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle – en termes de « performances »), l'auteure parvient à faire ressortir les traits saillants de la sociabilité des voyageurs.

7 Dans les années 1810, estime-t-elle, plus de 3000 voyageurs étaient employés par la Compagnie du Nord-Ouest. Sont distingués, comme il est d'usage, les « mangeurs de lard » d'une part, qui se contentent le temps d'un été de faire la navette entre Montréal et le lac Supérieur, et les « hommes du Nord » (le terme *hivernant* serait sans doute plus approprié) d'autre part, qui hivernent dans les comptoirs de l'intérieur. L'ouvrage, à vrai dire, s'efforce d'analyser le milieu social de la traite dans son ensemble. Il ne néglige donc pas les bourgeois, soit les détenteurs de capitaux de la compagnie et les hommes – généralement britanniques – qui, localement, sont en charge des postes et des « districts ». De façon plus large, C. Podruchny définit les bourgeois comme les « literate masters of the fur trade » (p. 7), et inclut donc parmi eux les commis (*clerks*), qui sont chargés de la tenue des livres de compte. Quant aux Amérindiens et aux métis, le livre, centré sur les voyageurs, ne s'en préoccupe qu'indirectement. L'auteure reconnaît qu'il n'est pas toujours aisé de distinguer entre voyageurs canadiens-français et voyageurs métis, et précise que son travail ne constitue nullement une histoire des « Métis » – avec un M majuscule –, lesquels ont progressivement créé une identité collective distincte dans le contexte de la traite des fourrures. L'affirmation selon laquelle une identité « Métis » émerge dans les Grands Lacs dès le XVII<sup>e</sup> siècle (p. xii : « specific ethnic identity that emerged around the Great Lakes in the seventeenth century ») prête à confusion. Les historiens considèrent généralement que le processus d'ethnogenèse de la nation Métis du Nord-Ouest ne s'amorce véritablement que dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

8 Les sources utilisées sont variées, et, sauf exception, « indirectes », puisque la plupart des engagés étaient illettrés. L'auteure n'a identifié qu'un seul écrit de voyageur, celui de John Mongle, originaire de la paroisse de Maskinongé, qui couche sur papier quelques nouvelles destinées à son épouse en 1830. Cette appréciation pourra étonner. Plusieurs écrits français – l'on pense par exemple aux mémoires de Jean-Baptiste Perrault<sup>15</sup> – peuvent en effet être considérés comme l'œuvre de voyageurs. Ces individus certes, au cours de leur carrière, furent aussi des commis, mais les commis canadiens-français partageaient en fait pour l'essentiel la culture des simples engagés. *Making the Voyageur World* utilise donc surtout les écrits produits par les bourgeois et les commis britanniques (journaux de poste, lettres, mémoires...), qui prennent souvent le temps de décrire, tantôt avec morgue, tantôt avec admiration, les comportements et les rituels de leurs employés. Certains récits, d'une richesse particulière, sont fréquemment cités par l'auteure (ainsi ceux de Ross Cox, d'Alexander Ross, d'Alexander Henry the Younger, de Daniel W. Harmon ou encore de George Nelson), qui exploite en outre un grand nombre d'archives notariales (contrats d'engagement) et judiciaires (procès impliquant des voyageurs, comme accusés, plaignants ou témoins).

9 La thèse, habilement martelée au long de neuf chapitres (introduction comprise), est que les voyageurs, dans les pays d'en haut, ont forgé une culture particulière et une identité

distincte<sup>16</sup>, lesquelles procèdent d'une triple influence : les racines laurentiennes des engagés ; leurs fréquents contacts avec les autochtones ; et le milieu spécifique dans lequel ils exercent leurs activités. La plupart des engagés sont en effet des habitants (agriculteurs) ou des fils d'habitants nés dans la vallée laurentienne (sur la question du recrutement et des rythmes saisonniers, mentionnons aussi les travaux de Thomas Wien, non cités). Quelle que soit leur durée de séjour dans le « pays indien » – dont dépendra leur adoption ou non des traits spécifiques du comportement des voyageurs –, ils restent liés à cet univers d'origine. La langue française, les rites catholiques, certaines célébrations, le goût de la danse et des chansons, participent ainsi de leur construction identitaire. Les chansons (étudiées dans le chapitre 4), de trois types – balades romantiques, plaintes et chansons de la vie quotidienne –, fournissent « a forum for pleasure and creativity » (p. 89), tout en facilitant la coordination de l'équipage, composé, selon les canots, de 4 à 18 personnes.

10 Il est très justement montré (p. 73-77) que la langue de la traite (Indiens exceptés) est le français, les bourgeois anglophones devant bien souvent apprendre cette langue pour pouvoir communiquer avec leurs employés. De nombreux termes, déjà utilisés sous le Régime français, se sont ainsi maintenus par la suite : « voyageur », « bourgeois », « commis », « pays d'en haut », « aller en dérrouine », « milieux », « devant », « gouvernail », « bouts », « décharge » etc. L'auteure, certes, aurait pu s'appuyer davantage sur les recherches effectuées par le linguiste québécois Robert Vézina sur le parler des voyageurs<sup>17</sup>. L'expression « aller en dérrouine », ou « courir la drouine », qui sert de titre au chapitre 7 (« En dérrouine »), désigne bien dans le vocabulaire spécialisé de la traite l'action de se rendre dans les villages indiens pour y acheter des pelleteries, mais son origine aurait été d'autant plus intéressante à évoquer qu'elle permet d'alimenter l'étude de la sexualité. Ce terme renverrait en effet à la forme dialectale dérrouine « fille coureuse », ou « garce », qui est attestée dans la France de l'Ouest au XVII<sup>e</sup> siècle ; l'expression « courir la drouine », construite sur le modèle de « courir le guilledou », « courir la prétentaine » ou « courir l'aiguillette », établirait ainsi une association étroite – qu'elle soit partiellement fantasmée ou non – entre la traite et la rencontre avec les Indiennes, moteur fréquemment sous-évalué de l'expansion dans les pays d'en haut.

11 Le deuxième facteur, dans la genèse de l'identité des voyageurs, provient selon C. Podruchny du monde amérindien. Les engagés, dans le domaine de la culture matérielle et de l'alimentation, ont beaucoup emprunté aux autochtones (on se permettra d'ailleurs de signaler à l'auteure les précieux travaux de Francis Back sur les vêtements des voyageurs<sup>18</sup>). Sont aussi explorées les croyances religieuses des engagés, et en particulier les rituels utilisés pour conjurer les dangers de la navigation et du voyage. Ces rituels, tout en s'inspirant de l'univers marin, doivent en partie aux cultures autochtones. L'étude des rituels au sens large (chapitres 3 et 6), qui permettent aux voyageurs de construire et de maintenir leur solidarité communautaire, constitue d'ailleurs l'un des points forts de l'ouvrage. Si la vie des engagés est emplie de difficultés et de risques, « a large part of their lives was occupied with celebrations, festivity, and play » (p. 166). Le chapitre 6 est brillamment organisé autour de la notion de « jeu » (entendu « as a comprehensive term for festivities, pastimes, relief from work, and trickery », p. 167) et de carnaval. Célébration des départs et des arrivées, baptêmes tournés en dérision, érection d'arbres de mai, rendez-vous annuels sur le lac Supérieur, bals rythmés par le mariage du violon et de la percussion, tout contribuait à l'émergence d'une identité distincte (« The Pageantry and festivities helped to separate the voyageur social order from French Canada », p.173).

12 Le chapitre 8, qui fait écho aux études de la « *fur trade family history* » – celles de J. Peterson, de S. Van Kirk, de J. S. H. Brown, etc. –, est consacré aux relations entre voyageurs et Amérindiennes. Il explore notamment une dimension de la traite des fourrures qui, jusqu'à récemment, avait été généralement occultée, celle de la sexualité. Le passage sur l'homosexualité (qui se situe à vrai dire dans le chapitre 6) est particulièrement

novateur. L'hospitalité sexuelle amérindienne, simplement vue ici « as a means of cementing trading relationships » (p. 262), aurait certes pu mériter un développement supplémentaire. L'hypothèse (p. 264) selon laquelle le *sex ratio* – qui penchait largement en faveur des femmes – explique pourquoi les Indiennes, plutôt que leurs frères et maris, étaient offertes aux Blancs, est d'ailleurs loin de nous convaincre.

- 13 L'indianisation, si elle participe de l'émergence de l'identité des voyageurs, est essentiellement analysée en termes utilitaires : moyen de se faciliter l'existence (« to make their lives easier », p. 229-230), façon de se familiariser avec « these strange new people » (p. 171), imitation calculée destinée à se distinguer des élites coloniales et à se prévaloir d'une identité spécifique, manière aussi d'accroître son capital symbolique. Il n'y aurait au fond aucune séduction à l'œuvre dans le processus d'acculturation des voyageurs. Tout serait affaire de jeu intentionnel – l'auteure s'appuie notamment sur le livre de Philip J. Deloria, *Playing Indian* –, plutôt que de spontanéité. Cette analyse peut prêter à discussion. James Axtell, notamment, a montré à quel point l'histoire de l'indianisation est aussi liée au pouvoir d'attractivité exercé par les sociétés autochtones, et en particulier à leurs dispositifs de socialisation et d'intégration. Quant au tatouage, il est à peine mentionné (p. 185). Or des témoignages datant du Régime français – Tonty, Bougainville, Kalm ... – font état d'une adoption généralisée du « piquage » parmi les voyageurs. Cette pratique disparaît-elle ensuite ?
- 14 Troisième influence, enfin, dans la constitution de la culture des voyageurs, le milieu dans lequel s'effectue leur travail. Le monde des engagés est marqué par l'immensité des territoires parcourus, par le mouvement, le voyage et la fluidité, mais également par l'autorité des maîtres britanniques (chapitre 5). Convaincus des bontés et de la légitimité du paternalisme, les voyageurs acceptent le plus souvent cette domination, tout en bénéficiant d'une certaine marge de manœuvre et même d'une relative autonomie. C. Podruchny évoque le « théâtre de la résistance » du voyageur, qui peut travailler plus lentement, chiper de la nourriture, commercer illégalement avec les Indiens, voire désertier. Autre caractéristique de la vie des voyageurs, la masculinité, analysée ici comme le principe central de leur sociabilité. La traite des fourrures est un univers d'hommes, comparable à celui des marins ou des *lumberjacks*, avec ses propres codes et pratiques. Le chapitre 6 déroule avec brio tous les éléments constitutifs du « capital masculin » que se forment les engagés : le jeu, les risques, le culte de l'endurance, de la virilité et de la force, le courage, les courses de canot, les rixes, la boisson, l'esprit de rivalité et de compétition, etc. Parmi les hommes du Nord, ceux de l'Athabasca – région septentrionale très éloignée du lac Supérieur – cristallisent par excellence l'idéal de masculinité, et, en définitive, dans l'esprit des voyageurs, l'adaptation aux exigences du monde autochtone. Se faire plus indien que l'Indien serait le marqueur ultime de la virilité et du succès à s'adapter au milieu – physique et social – dans lequel s'insèrent les voyageurs.
- 15 L'ouvrage montre de façon convaincante que le métier de voyageur – et surtout le fait de se maintenir dans une telle activité – n'est guère lié au désir d'enrichissement. Comme celle des marins britanniques du XVIII<sup>e</sup> siècle étudiés par Marcus Rediker<sup>19</sup>, la culture des engagés se caractérisait par une éthique de « non-accumulation ». C'est la réputation, bien plus que l'argent, qui trouvait grâce à leurs yeux (p. 46-47, 193). Bien que soucieuse de pourfendre les stéréotypes, l'auteure écrit que les voyageurs sont animés par un fort désir de « freedom and independance » et sont attirés par « the thrill and adventure of traveling into the unknown » (p. 162, 166). Les bals et les danses, note-elle encore, « reflected a rough and tumble joie de vivre that was characteristic of many voyageurs's activities » (p. 181). C'est admettre implicitement que les journaux des bourgeois, s'ils véhiculent évidemment un discours de classe, n'en contiennent pas moins leur part de vérité sur les comportements mais aussi sur les motivations et les sentiments des sans-grade. Prudente et nuancée, C. Podruchny restitue ainsi certaines des dynamiques sociales de la traite des fourrures. Qui plus est, elle pose des jalons pour une

histoire – qui reste à écrire – de l'influence exercée par la culture des voyageurs sur la société du bas Canada (cf. p. 288-289).

16 On pourra regretter la sous-utilisation de l'historiographie francophone et discuter quelques interprétations, mais grâce à la finesse de ses analyses, l'auteure dresse en définitive un panorama extrêmement stimulant et novateur de la société des voyageurs. Pour l'histoire de la traite des fourrures comme pour l'histoire sociale du Canada, ce livre fera date.

17

1 Harold H. Innis, *The Fur Trade in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1999 (1ère ed. 1930).

2 Edith I. Burley, *Servants of the Honourable Company. Work, Discipline, and Conflict in the Hudson's Bay Company, 1770-1879*, Toronto, Oxford University Press, 1997.

3 Voir A. Nasatir, ed., *Before Lewis and Clark: Documents Illustrating the History of the Missouri, 1785-1804*, Norman, University of Oklahoma Press, 2002 (1ère ed. 1952). Sur la main-d'œuvre de l'*American Fur Company* – d'ailleurs très majoritairement francophone – qui opère sur le Missouri à partir de 1823, signalons les travaux de William R. Swagerty, par exemple « A view From the Bottom Up. The Work Force of the American Fur Company on the Upper Missouri in the 1830s », *Montana The Magazine of Western History*, 42, 1, winter 1993, p. 18-33.

4 Hiram Martin Chittenden, *The American Fur Trade of the Far West*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2 vol., 1986 (1ère ed. 1902); Paul Chrisler Phillips, *The Fur Trade*, Norman, University of Oklahoma, 1961. Nous laissons de côté les récits héroïques, particulièrement nombreux d'ailleurs à propos des trappeurs des Rocheuses – les chasseurs des Montagnes, ou *Mountain Men* – des années 1820-1840.

5 Bernard De Voto, *Across the Wide Missouri*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1947

6 LeRoy R. Hafen, ed., *Mountain Men and the Fur Trade of the Far West*, 10 vols., Glendale, Arthur H. Clark, 1965-1972.

7 Par exemple, Marius Barbeau, « La plainte de Cadieux, coureur de bois (ca. 1709) », *The Journal of American Folklore*, 67, 264, 1954, p. 163-183.

8 Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVIIe siècle*, Paris & Montréal, Plon, 1974.

9 Gratien Allaire, « Les engagements pour la traite des fourrures - évaluation de la documentation », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, 34, 1, 1980, p. 3-26; Allan Greer, *Peasant, Lord, and Merchant: Rural Society in Three Quebec Parishes 1740-1840*, Toronto, University of Toronto Press, 1985 ; Thomas Wien, « Le temps de l'engagement. La main-d'œuvre du commerce canadien des fourrures entre les calendriers agricole et commercial au XVIIIe siècle », in G. Béaur, C. Dessureault et J. Goy, dir., *Familles, Terre, Marchés. Logiques économiques et stratégies dans les milieux ruraux (XVIIe-XXe siècles)*, Rennes, PUR, 2004, p. 261-73.

10 Arthur J. Ray, *Indians in the Fur Trade. Their Role as Trappers, Hunters, and Middlemen in the Lands Southwest of Hudson Bay, 1660-1870*, Toronto, University of Toronto Press, 1974; Bruce G. Trigger, *Natives and Newcomers. Canada's «Heroic Age» Reconsidered*, Montréal, McGill's University Press, 1985; Denys Delâge, *Le Pays renversé. Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est, 1600-1664*, Montréal, Boréal Express, 1985.

11 Jennifer S. H. Brown, *Strangers in Blood: Fur Trade Company Families in Indian Country*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1980; Sylvia Van Kirk, *Many Tender Ties: Women in Fur Trade Society, 1670-1870*, Watson & Dwyer Publishing, 1980. Voir aussi Walter O' Meara, *Daughters of the Country. The Women of the Fur Traders and Mountain Men*, New York, Hartcourt, Brace & World, 1968.

12 Jennifer S. H. Brown et Jacqueline Peterson, eds., *The New Peoples: Being and Becoming Metis in North America*, The University of Manitoba Press, 1985.

13 Philippe Jacquin, *Les Indiens blancs*, Paris, Payot, 1987.

14 Grace Lee Nute, *The Voyageur*, New York, D. Appleton, 1931.

15 *Jean-Baptiste Perrault marchand voyageur parti de Montréal le 28<sup>e</sup> de mai 1783*, ed. par Louis P. Cormier, Boréal Express, 1978.

16 Cette idée avait été précédemment formulée, sans toutefois être étayée (cf. par exemple Brown, *Strangers in Blood*, *op. cit.*, p. 47-48).

17 Voir notamment Robert Vézina, « Voyageur », in Cl. Poirier, dir., *Dictionnaire historique du français québécois*, PUL, 1998 ; *id.*, « Les mauvais renards et la garce : description et origine du terme *drouine* », in Marcel Bénéteau, dir., *Le passage du détroit. Passages. Working papers in the Humanities*, Windsor, 2003, p. 127-147 (ce dernier article est pourtant cité).

18 Francis Back, « A la mode du pays », in Y. Landry, dir., *Pour le Christ et le roi, la vie des premiers Montréalais*, Montréal, Art Global et Libre-Expression, 1992, p. 158-161 ; *id.*, « The Dress of the First Voyageurs », *Museum of the Fur Trade Quarterly*, 36, 2, 2000, p. 3-19.

19 Marcus Rediker, *Between the Devil & the Deep Blue Sea : Merchant Seamen, Pirates, and the Anglo-American Maritime World, 1700-1750*, Cambridge University Press 1987.

---

### **Para citar este artículo**

Referencia electrónica

Gilles Havard, « Carolyn Podruchny, *Making the Voyageur World. Travelers and Traders in the North American Fur Trade*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2006, 414 p. », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], Reseñas de libros y CD roms, 2008, Puesto en línea el 14 janvier 2008. URL : <http://nuevomundo.revues.org/index17553.html>

---

### **Licencia**

© Tous droits réservés

---

**Licence portant sur le document** : © Tous droits réservés